

Savoir(s)

LE MAGAZINE D'INFORMATION DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

n°3 Juillet 2009 Trimestriel 1,5 €

Le travail de terrain

Darwin, l'évolution en recherche

L'anglais, langue universelle des sciences ?

Métier : entrepreneur !

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG





DOSSIER

Le travail de terrain

| | |
|--|----|
| Entre pelleuse et pinceau | 8 |
| Une science pour comprendre les hommes | 9 |
| "La base, c'est de partir" | 10 |
| Quand "animaux" ne rime pas avec repos | 11 |
| Le terrain des relations humaines | 12 |
| Vibrations sous la mer de Marmara | 12 |



ACTUS

| | |
|---|---|
| Une seule carte multiservices | 3 |
| Projets en poupe | 3 |
| Musica sur le campus | 3 |
| S'inscrire pour l'année universitaire 2009/2010 | 3 |
| Le CDS au firmament | 4 |
| Renaissance du service d'action sociale de l'université | 4 |
| Hiverner sur une base australe ou subaustrale | 4 |
| L'évolution en recherche | 5 |
| Gardez les yeux sur le pare-brise | 6 |
| Une nuit pas comme les autres | 6 |



FORMATION

| | |
|--|----|
| Une pour tous | 13 |
| L'anglais, langue universelle des sciences ? | 14 |
| Statut : parents étudiants ? | 15 |



COMPÉTENCES

| | |
|-----------------------------|----|
| Virtuoses de l'organisation | 16 |
|-----------------------------|----|

RECHERCHE

| | |
|-----------------------------------|----|
| Bien manger ou se faire plaisir ? | 17 |
| Dans les coulisses du RU | 18 |
| Prolonger l'œuvre de Paul Ricœur | 19 |
| Métier : entrepreneur ! | 20 |



SOCIÉTÉ

| | |
|--|----|
| Révision des lois de bioéthique : quand et par qui ? | 21 |
| Il y a vingt ans, la chute du Mur de Berlin | 22 |



ACTUALITÉS CULTURELLES

| | |
|------------------------------------|----|
| Belles plantes | 23 |
| Lutherie sauvage | 23 |
| Désirs de famille, désirs d'enfant | 23 |
| Savoir(s) en commun | 23 |
| "Fusions : nouvelles possibilités" | 23 |
| L'été de toutes les étoiles | 23 |

PORTRAIT

| | |
|-----------------|----|
| Fabienne Mathon | 24 |
| Fan de valo | 24 |

Une idée de lecture pour l'été ? À côté du roman de plage ou du polar scandinave, vous pourriez faire une place au livre de Bertrand Rothé, *Lebrac, trois mois de prison* (éd. Seuil). Souvenez-vous : "Lebrac hérissé comme un marcassin, col déboutonné, nu-tête, la trique cassée, entrant comme un coin d'acier dans le groupe de l'Aztec des Gués saisissant à la gorge son ennemi, le secouait comme un prunier malgré une nichée de Velrans suspendus à ces grègues..." Lebrac, Tigibus, Grandgibus, Camus, La Crique et les autres : il s'agit des héros du roman écrit par Louis Pergaud, *La Guerre des boutons*, peu avant la Grande Guerre. Et bien, Bertrand Rothé a eu l'idée - lumineuse - de confronter le destin de ces jeunes indociles à la société actuelle. On suit ainsi le bouillant Lebrac qui, ayant traité à coups de pieds les fesses d'un "ennemi" habitant une commune voisine, se trouve confronté au monde des adultes. Ceux-là ne s'interrogent pas longtemps sur le moyen de traiter les "racailles" et les "sauvageons" : commissariat, tribunal, prison... Oui, c'est une évidence, les héros de *La guerre des boutons* iraient aujourd'hui en prison.

Est-il besoin de le rappeler ? De 2002 à 2007, quarante lois ont modifié le code de procédure pénale et trente autres le code pénal. Cette frénésie législative, sans équivalent dans le passé, a remis en cause en particulier la fonction protectrice du droit des mineurs élaboré depuis 1945*. Magistrat et pionnier d'une justice des mineurs spécialisée, Jean Chazal écrivait à cette époque : "Quand un enfant vole un vélo, ce n'est pas au vélo qu'il faut s'intéresser mais à l'enfant". Cette conviction est partagée aujourd'hui encore par de nombreux acteurs sociaux (juges, éducateurs, avocats, universitaires, etc.) mais ils peinent - c'est un euphémisme - à se faire entendre. Et si la fiction était plus efficace que toutes les démonstrations savantes pour batailler contre le populisme pénal ? C'est le pari lancé par Bertrand Rothé. On le tient avec lui.

Éric Heilmann
Rédacteur en chef

> Université de Strasbourg,
CS 90032
67081 Strasbourg cedex
> Tél. +33 (0)3 68 85 00 00
> Site web : www.unistra.fr
> Directeur de la publication : Alain Beretz
> Rédacteur en chef : Éric Heilmann
> Coordination de la publication : Agnès Villanueva

> Contact de la rédaction : Service de la communication de l'Université de Strasbourg
> Tél. 03 90 24 11 40
> Ont participé à la rédaction de ce numéro : Guy Andres ; Anne-Isabelle Bischoff ; Sarah Boivin ; Sylvie Boutaudou ; Fabien Costilhes ; Fanny Del ; Mathilde Elie ; Fanny Genest ; Mathilde Hubert ; Clémentine Jung ; Nabil El Kente ; Sophie Kolb ; Hélène Kuntzmann ; Caroline Laplane ;

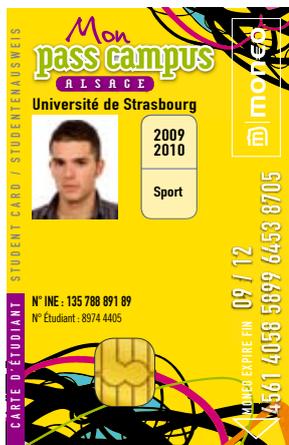
Klervi L'Hostis ; Frédéric Naudon ; Julien Rastegar ; Natacha Toussaint ; Agnès Villanueva ; Charlotte Walter ; Jacqueline Yoesslé ; Thomas Yven ; Frédéric Zinck
> Photographies : Bernard Braesch (sauf mention)
> Photographie de couverture : Analyse sur le terrain, Qaret El-Toub, campagne 2005 - Egypte (F. Colin)
> Conception graphique et maquette : Long Distance
> Imprimeur : OTT

> Tirage : 15 000 exemplaires
> ISSN 2100-1766
> n° commission paritaire : 0610 B 05543

> Savoir(s) est téléchargeable à partir du site de l'Université de Strasbourg www.unistra.fr
> Pour envoyer vos suggestions au comité de rédaction, un courriel est à votre disposition : mag@unistra.fr.

* L'ordonnance du 2 février 1945 est souvent qualifiée de « charte de l'enfance délinquante ».

UNE SEULE CARTE MULTISERVICES



L'Université de Strasbourg déploiera dès septembre prochain une carte multiservices à l'attention de la communauté universitaire dans son ensemble, étudiants et personnels des établissements. Cette carte, personnalisée et unique, remplacera plusieurs cartes distribuées auparavant sur le campus strasbourgeois : carte d'étudiant, carte de lecteur, carte de parking, carte d'accès aux bâtiments, carte de membre, carte du CROUS, etc. Avec une seule carte, on pourra donc être identifié, accéder aux parkings et aux bâtiments, faire du sport, utiliser les photocopieurs et emprunter des livres. On pourra aussi accéder aux restaurants universitaires du CROUS dans toute l'Alsace, et, grande première en France, prendre les bus et tramways de la CTS et les bus du réseau 67 !

Nouvelle université, nouvelle carte d'étudiant : bienvenue à "Mon pass campus Alsace".

F.C.



MUSICA SUR LE CAMPUS

Musica - Festival international des musiques d'aujourd'hui présentera son concert inaugural sous la baguette de Sylvain Cambreling, le vendredi 18 septembre prochain dans la nouvelle Halle des sports de l'Université de Strasbourg. Une mise en musique de la première rentrée universitaire! **À suivre sur www.festival-musica.org.**

Chiffres-clés

Chaque année sur 17 jours, Musica programme plus d'une trentaine de manifestations. Soit en 25 ans : plus de 750 concerts et spectacles programmés, 2400 œuvres interprétées, 800 créations mondiales et premières françaises, 650 compositeurs présentés. La fréquentation annuelle moyenne varie entre 15 000 et 18 000 spectateurs. 1 000 artistes-interprètes et compositeurs originaires d'une dizaine de pays différents ont participé à Musica.

J.Y.

PROJETS EN POUPE

Éviter aux étudiants porteurs d'un projet d'avoir à multiplier les démarches de demande de subventions : c'est la principale raison d'être de la Commission d'aide aux projets étudiants (CAPE), qui vient d'être mise en place à l'Université de Strasbourg. Gérée par le Bureau de la vie étudiante (BVE), cette commission, réunira quatre fois par an l'université et le CROUS, qui étudieront de manière concertée les projets associatifs ou individuels des étudiants, et statueront sur le soutien financier à leur apporter. Cinq étudiants ont été élus au sein du collège étudiant du CEVU pour siéger à la CAPE.

Le travail de la commission sera préparé en amont par un forum des associations qui opérera un premier tri dans les dossiers. La première CAPE est prévue le 15 septembre prochain. La charte de subventionnement précise les conditions nécessaires pour faire une demande, le type de projet qui peut être subventionné, la composition du dossier, les modalités de son examen et enfin le contrôle de l'utilisation de la subvention. Le formulaire de demande de subvention, les détails de la procédure sont disponibles au BVE ou sur demande à l'adresse suivante : bve@unistra.fr

C.L.



S'INSCRIRE POUR L'ANNÉE UNIVERSITAIRE 2009/2010

Les inscriptions à l'Université de Strasbourg se déroulent en quatre étapes.

1 L'étudiant choisit sa formation sur www.unistra.fr rubrique *Études et scolarité* puis *Offre de formation*.

2 Il se connecte sur le service web adapté pour s'inscrire :

> Il peut déjà candidater en ligne sur <http://aria.u-strasbg.fr> pour les formations nécessitant le dépôt d'un dossier de candidature préalable.

> Selon le diplôme et sa situation, l'étudiant s'inscrit intégralement en ligne (sans se déplacer à l'université pour l'inscription administrative) à partir du 25 août 2009 sur www.unistra.fr rubrique *Études et scolarité* puis *Admission et inscription*.

> S'il souhaite venir à l'université pour son inscription administrative, il doit néanmoins effectuer une pré-inscription : remplir un dossier d'inscription par Internet et choisir un rendez-vous avec le service de scolarité concerné. Cette procédure est utilisable par tous les étudiants.

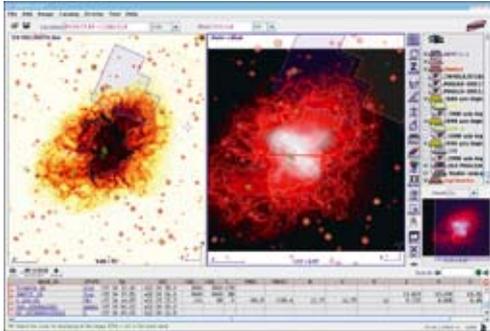
3 L'inscription administrative. Validée par la remise de la nouvelle carte d'étudiant après paiement des droits et l'affiliation, si besoin, au régime de la sécurité sociale étudiante, l'inscription est renouvelée chaque année universitaire.

4 L'inscription pédagogique. Obligatoire, elle permet de s'inscrire aux unités et matières d'enseignement composant la formation, de suivre les cours et travaux dirigés et de se présenter aux épreuves de contrôle des connaissances. Elle s'effectue en septembre et octobre, après l'inscription administrative auprès de la composante responsable de la formation.

F.D.

LABEL

LE CDS AU FIRMAMENT



Pionnier depuis 1972 dans la gestion et la distribution d'informations astronomiques, le Centre de données astronomiques de Strasbourg (CDS) a été labellisé TGIR, très grande infrastructure de recherche, par le Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche. "Jusqu'à réservée à des équipements

"solides" comme les télescopes, cette labellisation reconnaît que les services qui permettent d'accéder à l'information font aussi partie des infrastructures de connaissance" se félicite Françoise Genova, directrice du CDS. Avec plus de 200 000 requêtes par jour, il ne fait pas de doute que le CDS est indispensable aux recherches de la communauté astronomique internationale.

M.E.

Contact :

<http://cdsweb.u-strasbg.fr>

PERSONNEL

RENAISSANCE DU SERVICE D'ACTION SOCIALE DE L'UNIVERSITÉ

Voyages en Égypte, locations de vacances : le service d'action sociale fonctionne, et le bouche à oreille a fait son œuvre. Un certain nombre d'offres ont déjà séduit l'ensemble des personnels de l'Université de Strasbourg, indépendamment de leur ancienne université d'origine. Une continuité qui réjouit Michèle Kirch, actuelle directrice du service. De juillet 2008 au 30 juin 2009, l'action sociale a été organisée dans une structure intermédiaire, avec pour objectif principal de respecter les projets en cours.

"La situation était un peu complexe, car il s'agissait de faire cohabiter, dans une structure provisoire, des activités et des personnes qui évoluaient dans des environnements très différents", explique-t-elle. D'un côté l'ancien service d'action sociale de l'ULP, avec ses 4,5 ETP (équivalent temps plein) et une dizaine de bénévoles actifs, de l'autre des associations qui fonctionnaient avec de très modestes décharges (20 % du temps d'une personne à l'UMB, 50 % pour une personne à l'URS). Logiquement, avec des moyens aussi inégaux, les activités n'avaient pas la même envergure, mais chacun était, "à juste titre", précise Michèle Kirch, attaché à ses "bébés". Pas question, précisément, de mettre en cause le cadeau de naissance, une institution de l'ancienne UMB !"

"La mise en commun de moyens humains et financiers à l'échelle d'un service général pour toute l'Université de Strasbourg a d'évidents avantages, mais parfois de petits inconvénients administratifs. Une association peut facilement acheter un nounours, un service doit trouver une méthode administrative adéquate pour le faire !" s'amuse la directrice. Pour les nouveautés, elles pourront s'épanouir dès septembre dans le nouveau service d'action sociale dont le CA du 30 juin devrait valider les statuts.

S.B.

Contact :

Sandra Biber - sandra.biber@unistra.fr

VUE D'ICI ET D'AILLEURS



Crédit photo : Benjamin Perrin-Licini

Hiverner sur une base australe ou subaustrale

Chaque année, l'École et observatoire des sciences de la Terre envoie 4 volontaires civils à l'aide technique dans ses bases en terres australes et antarctiques françaises. Une opportunité unique pour les jeunes volontaires de vivre une

expérience hors du commun.

"Cette expérience m'a rendu vraiment autonome. Quand la seule assistance sur laquelle s'appuyer est un courriel avec l'EOST, on développe vite une débrouillardise à la Mac Gyver !", explique Maxime Bes de Berc, aujourd'hui ingénieur d'études à l'EOST, qui a été volontaire civil sur la base de Dumont d'Urville en Terre Adélie de décembre 2006 à décembre 2007. La base compte jusqu'à 80 personnes en été, et 26 pendant les 8 mois d'hivernage (il n'y a pas un seul bateau qui accoste entre février et octobre, la banquise étant "refermée"). "La vie dans ce microcosme est aussi une expérience humaine, renchérit Benjamin Perrin-Licini, qui a passé un an sur l'île de la Nouvelle Amsterdam dans l'océan Indien. Nous étions entre 20 et 26 sur cette base, sur une île qui fait 5 km sur 7... Je suis devenu un pro de la gestion de conflits !".

> Assurer une présence constante sur les bases

Le dispositif a été mis en place il y a environ 50 ans par "l'ancêtre" de l'Institut polaire français Paul-Emile Victor (IPEV). À l'Université de Strasbourg, l'EOST et l'IPHC* y ont régulièrement recours. "Cela nous permet d'assurer une présence permanente sur ces bases lointaines, et donc une pérennité des mesures", explique Aude Chambodut, physicienne-adjointe à l'EOST.

Après une sélection sur CV, réalisée par l'IPEV selon les profils de poste définis par les laboratoires, les postulants, qui doivent avoir la nationalité française et être âgés de moins de 29 ans, sont recrutés sur entretien. Les personnes sélectionnées passent ensuite des tests psychologiques, visant à s'assurer qu'elles sont prêtes à assumer les conditions de vie spécifiques sur les bases. Suivent 10 semaines de formation, puis le départ pour la grande aventure. Les 4 jeunes gens sélectionnés cette année par l'EOST embarqueront le 15 novembre...

C.L.

* Institut pluridisciplinaire Hubert Curien - Unité mixte de recherche 7178 - Université de Strasbourg/CNRS.

Plus d'infos :

<http://www.vcat-ipev.fr/inter/index.php>
<http://eost.u-strasbg.fr/vcat/accueil.htm>



L'équipe au complet.

L'évolution en recherche

Avec la publication de son ouvrage *“De l'origine des espèces”*, Charles Darwin a révolutionné la vision de l'Homme sur l'histoire de la vie. À l'occasion du 150^e anniversaire de la parution de cet ouvrage, Jean Luc Souciet* enseignant-chercheur et généticien, rend compte de l'importance de la théorie de l'évolution dans les recherches actuelles en génétique.

[Propos recueillis par Frédéric Zinck]

Les propositions de Darwin sont-elles toujours d'actualité ?

Sans aucun doute, celles-ci constituent encore le socle de recherches déterminantes pour tenter de détecter les filiations possibles entre les espèces et retracer leur histoire évolutive à l'échelle du temps géologique. Les très nombreuses publications relatives à cet anniversaire (journaux spécialisés comme journaux grand public) sont là pour en témoigner. Les approches de la génomique comparative permettent de discuter, à partir de données particulièrement robustes, les propositions de Darwin qui, ne l'oublions pas, ne pouvait pas avoir connaissance des lois de l'hérédité. La caractérisation d'un nombre de plus en plus important de génomes d'espèces très différentes et leur comparaison montrent la très grande variété des mécanismes en jeu pour produire de la variabilité génétique. Les recherches développées sur l'hypothèse LUCA pour *Last Universal Common Ancestor* se poursuivent activement pour tenter d'approcher le dénominateur commun aux trois groupes d'organismes (eubactéries, archées, eucaryotes) que l'on place sur l'arbre du vivant.

Quelles sont les nouvelles cartes que vous possédez aujourd'hui ?

En 10 ans, les nouvelles technologies de séquençage ont décuplé les capacités d'exploration des génomes. Jusqu'à très récemment, nous ne pouvions comparer

que les génomes d'un nombre limité d'espèces avec le plus souvent un seul représentant par espèce. Avec l'apparition des techniques permettant le séquençage à ultra-haut débit, il est maintenant possible de réaliser le séquençage du génome de très nombreux individus à l'intérieur d'une espèce, ce qui permet d'approfondir les études de biodiversité sur des bases moléculaires particulièrement solides. La quantité de données génomiques produites demande aussi le développement des capacités de stockage et bien sûr d'analyse. Aujourd'hui, le seul grand équipement français du domaine reste le Génoscope. L'implantation d'une plateforme régionale permettant un très haut débit de séquençage, en coordination avec le Génoscope, serait certainement un atout de taille pour le futur des recherches en génomique conduites dans le périmètre élargi de l'Université de Strasbourg.

Quelles sont les nouvelles problématiques dégagées par ces techniques ?

L'approche métagénomique se développe fortement. Il est maintenant possible d'identifier simultanément les espèces peuplant un écosystème donné. On extrait ainsi l'ensemble de l'ADN présent dans un écosystème comme le contenu du tube digestif d'un animal. En utilisant des traitements bioinformatiques dédiés, les cartes chromosomiques d'une bonne partie des organismes présents sont produites

et de nouveaux micro-organismes jusqu'ici ignorés, car impossible à cultiver en laboratoire, sont déterminés. Les séquences complètes de nouveaux organismes qui enrichissent quotidiennement nos bases de données permettent de mieux caractériser le transfert horizontal de gènes entre espèces éloignées. Ce mécanisme d'acquisition de gènes semble jouer un rôle beaucoup plus important qu'initialement supposé dans l'évolution des génomes de micro-organismes.

Les avancées récentes de la génétique et plus particulièrement de la génomique ne remettent pas en cause le paradigme de la sélection naturelle proposé par Darwin. Sur la base des nouveaux développements de l'étude des génomes, la liste des mécanismes à la base de la variabilité génétique s'est allongée. Le rôle respectif de la sélection et du hasard dans le filtrage de cette variation est aussi matière à débat, mais cela, c'est une autre histoire.

* Jean Luc Souciet travaille au sein de l'unité de recherche Génétique moléculaire, génomique, microbiologie (UMR 7156 - Université de Strasbourg/CNRS), il est coordonnateur du projet "Génolevures" centré sur des études de génomique comparative des levures.



Toute l'actualité de l'année "Darwin 2009"
<http://www.darwin2009.fr>

À lire :

- > Charles Darwin, *Origines lettres choisies 1828 - 1859* Bayard 2009.
- Préface de Stephen Jay Gould
- > Patrick Tort, *L'effet Darwin* Seuil 2008

Crédit photos : société Delphi



Système vision tête haute mis au point constitué d'un combineur et d'un projecteur

Gardez les yeux sur le pare-brise

[Anne-Isabelle Bischoff]

L'affichage tête haute, déjà largement utilisé dans l'aéronautique, consiste à superposer des informations fournies par les instruments de bord et nécessaires au pilotage, sur l'environnement extérieur. Bien que le système de vision tête haute ait été adapté aux véhicules automobiles dès les années 80, il reste à l'heure actuelle réservé à des modèles haut de gamme.

Aujourd'hui, la technologie développée par Idriss El Hafidi, chercheur à l'Université de Strasbourg, et la société Delphi basée à Illkirch amène une petite révolution dans le secteur automobile, puisqu'elle



Salon de Genève

devrait permettre d'ici peu d'équiper les voitures, en série et à moindre coût. Le système mis au point projette l'information sur le pare-brise du véhicule grâce à une projection laser, alors que les technologies actuelles utilisent un dispositif de réflexion d'image par des miroirs. L'innovation réside également dans son faible encombrement et sa flexibilité d'intégration (tableau de bord, module de toit, etc.) par rapport à l'existant. Ses performances fonctionnelles sont également plus élevées (brillance, taille d'affichage) pour une consommation électrique plus faible.

Cette technologie est le fruit d'une étroite collaboration de recherche entre l'Université de Strasbourg et Delphi, démarrée depuis 2007 et soutenue par le pôle Véhicule du Futur. "Dans ce projet, chaque partenaire a apporté son expertise : l'université a développé le mélangeur optique et la société le projecteur, les deux pièces maîtresses du produit" explique Idriss El Hafidi. "Notre partenariat avec l'université a toujours été envisagé comme une collaboration et non comme une sous-traitance, c'est ce qui en a fait le succès" conclut Hassan Moussa, chef de projet chez Delphi.

Une nuit pas comme les autres

[Clémentine Jung]

Imaginez-vous un soir d'été, regardant les étoiles, puis allant tranquillement vous coucher... au Vaisseau ! Dans le cadre de la "Nuit des étoiles", les strasbourgeois pourront passer la "Nuit au Vaisseau". Une des nombreuses occasions de participer à l'Année mondiale de l'astronomie. Du 25 au 26 juillet 2009, le centre culturel s'associe au Planétarium de Strasbourg pour vous faire passer une nuit insolite. Préparez brosse à dent, sac de couchage et pyjama, pour des activités qui se dérouleront de 18h30 à 8h le lendemain. Observations, jeux collectifs et de construction sur

le thème de l'astronomie s'échelonneront sur toute la nuit. Les animateurs, munis d'instruments d'optique, prouveront que même sous les lumières de Strasbourg, il est possible de profiter du ciel d'été. Pour les lève-tôts, petit déjeuner prévu le dimanche matin au lever du soleil. Attention, les places sont limitées et la réservation obligatoire.



Contact :

Tél. 03 88 44 65 65
www.levaisseau.com



À découvrir



> À partir du 3 juillet, le Planétarium de Strasbourg propose le spectacle **ALMA, à la quête de nos origines cosmiques**. Un voyage au cœur du désert chilien de l'Atacama, à 5000 mètres d'altitude pour suivre "l'Atacama Large Millimeter /submillimeter Array", fantastique télescope qui permet à la fois de sonder les régions les plus obscures du cosmos et de remonter le temps jusqu'aux premiers balbutiements de l'Univers.

G.A.



À lire

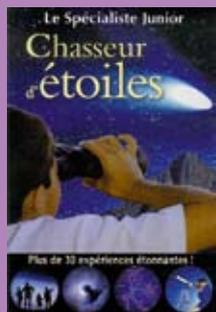
Chasseur d'étoiles, de Ben Morgan, édition Gründ, collection "le spécialiste junior", 6€50.

Avec ce petit guide, facile d'accès et ludique, les enfants peuvent partir à la découverte du ciel.

C'est une mine d'informations : les planètes du système solaire, les étoiles, les galaxies... n'auront plus de secret pour eux !

Ce livre propose également une trentaine d'activités pour comprendre l'Espace en s'amusant. À parcourir pour savoir comment fabriquer de la poussière martienne ou connaître l'heure grâce aux étoiles !

F.G.



Le travail de terrain





Crédit photos : Sophie Kolb

Les marques vertes entourent des zones de terre plus foncée apparaissant lors du déblayage. Celles-ci indiquent une présence humaine dans le passé. Les archéologues fouillent des parcelles de terre.

Entre pelleuse et pinceau

Christian Jeunesse est enseignant-chercheur en archéologie. Quand il n'est pas à l'université, il n'hésite pas à rendre visite à ses anciens doctorants. À côté de l'aéroport d'Entzheim, un site témoignant d'une histoire vieille de 5 000 ans vient d'être confié à l'un d'eux travaillant désormais pour l'Institut national de recherches archéologiques préventives (INRAP).

[Guy Andres et Sophie Kolb]



Philippe Lefranc (à gauche) montre le pendentif trouvé à Christian Jeunesse.



Christian Jeunesse est préhistorien, enseignant-chercheur dans la composante *Étude des civilisations de l'Antiquité* (UMR 7044). Sa thématique de recherche actuelle : identité et tradition dans les sociétés néolithiques.

Contact :
christian.jeunesse@misha.fr

Juste à côté de la route, une nouvelle zone d'activités commerciales est prévue. Les pelleuses mécaniques creusent déjà le terrain à différents endroits. Un panneau indique : *"chantier interdit au public"*. Rien de particulier jusque-là. En s'approchant de l'endroit déblayé, on aperçoit que d'étranges marques vertes délimitent le sol. Elles entourent des zones où la terre est plus foncée. Certaines sont rondes, d'autres allongées ou encore carrées, mais toutes sont affublées d'une étiquette portant un numéro. Non loin des pelleuses, certains creusent déjà l'une de ces parcelles. À genoux sur la terre retournée, ils grattent minutieusement le sol avec un pinceau. Ce sont des archéologues.

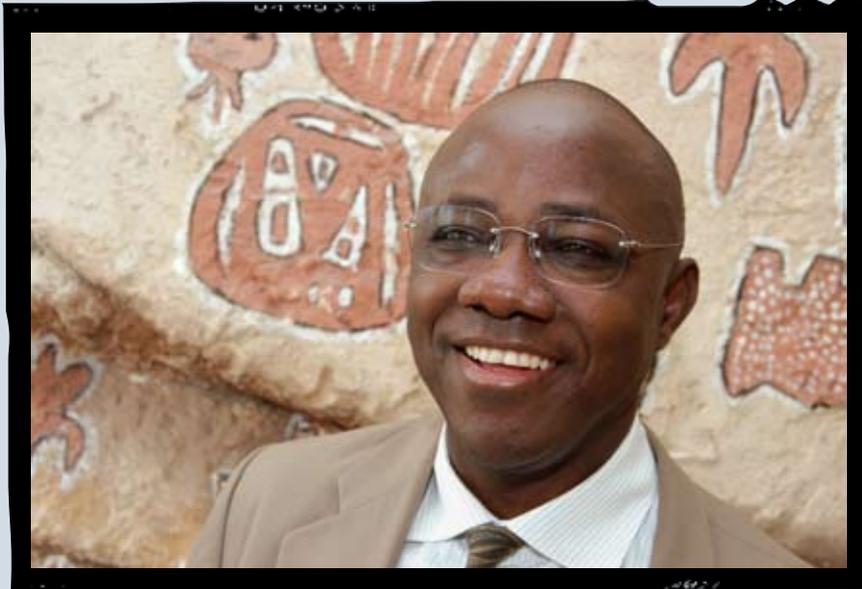
Cet univers, Christian Jeunesse le connaît depuis ses 14 ans. Il l'a rencontré à l'occasion de fouilles effectuées dans son village. Passionné depuis, il est devenu l'un des spécialistes des civilisations préhistoriques. Ces marques sous ses pieds, rien de neuf pour lui : il fut l'un des premiers en Alsace à en dessiner de semblables. La terre foncée qu'elles entourent indique une présence humaine dans le passé. Elles permettent aux archéologues de déterminer où se trouvaient jadis maisons, fosses ou encore sépultures pouvant dater de plus de 5 000 ans.

Une pelle à la main, Philippe Lefranc, chef des opérations, accueille son ancien directeur de thèse. "À part

une maison du néolithique, rien à signaler..." lui annonce-t-il après une poignée de main amicale. À la suite d'une visite du site de trois hectares, il lui montre le plan. Étant reconstruites environ tous les 25 ans à différents endroits, les fondations de ces maisons du néolithique se chevauchent sur son plan. Comme il l'avoue à son visiteur : *"c'est un vrai casse-tête"*.

Non loin d'eux, trois archéologues ont les mains dans la terre. Christian Jeunesse les rejoint pour voir leurs dernières trouvailles. Dans les trous carrés creusés en damier, ils ont décelé céramiques, outils, bouts de silex et autre mobilier archéologique qui permettent de dater plus précisément le site. La découverte du jour est un pendentif inachevé en bois de cerf.

L'équipe doit se dépêcher de finir le travail, car d'ici deux mois, la construction de la zone d'activités commerciales débutera. Il y a encore huit ans, ils n'auraient pas pu exploiter le site comme aujourd'hui. La loi qui oblige les constructeurs à procéder sur certains terrains à des fouilles préventives date de 2001. Celle-ci a permis de remplacer l'archéologie dite "de sauvetage", mise en œuvre en plein milieu d'un chantier, par une archéologie "préventive", qui prend en charge le site avant le début des travaux. De toute façon, comme aime à le dire Christian Jeunesse, *"la particularité de la démarche d'un archéologue est de détruire ses archives en même temps qu'il les découvre."*



Roger Somé

Comment les recherches se mènent-elles en ethnologie ? Roger Somé, maître de conférences et directeur du Centre de recherches et d'études en sciences sociales (Cress), répond à cinq questions incontournables.

[Propos recueillis par Klervi L'Hostis et Guy Andres]

Une science pour comprendre les hommes

Qu'est-ce que l'ethnologie ?

C'est une science qui relève de l'anthropologie. Cependant, elle a ceci de particulier qu'elle s'intéresse à une population précise. Cela va même plus loin : il s'agit d'étudier un groupe qui se distingue par son mode de vie, son territoire, sa langue, ses pratiques socio-culturelles. Par exemple, on peut analyser la vie collective d'une équipe de football ou celle de gens adeptes du piercing.

Quelle est la méthode de recherche ?

Le travail de terrain est essentiel. Il est basé sur l'immersion. Pour pouvoir observer, je dois vivre avec les gens et faire en sorte d'être oublié. M'habiller, manger, réagir comme eux. Ainsi, ils me perçoivent comme un des leurs. On a vu par le passé des ethnologues se mettre nus parmi les indiens. Les méthodes restent les mêmes aujourd'hui.

Combien de temps y consacre-t-on ?

C'est un long travail ! Il faut une période d'adaptation pour qu'une confiance réciproque s'établisse. Sinon, ce qu'on vous dit n'est pas forcément vrai. De prime abord, les gens cherchent à se protéger, ce qui est normal. On doit aussi se plier à la vie quotidienne, aux imprévus qui ne font pas forcément l'objet de la recherche. Nous ne sommes pas maîtres de notre temps. Pour moi, on ne peut donc pas faire une bonne thèse en trois ans. Il en faut au moins quatre !

Que retire-t-on de ces observations ?

On comprend mieux comment approcher les hommes, on apprend à être plus sensible à leurs attitudes. En connaissant le mode de vie d'un groupe, on peut en déduire le comportement qu'il faut adopter. Ainsi, certaines ONG mettent en place des structures sans connaître les populations et aboutissent à un échec. Les ethnologues ont un rôle à jouer dans l'étude de la faisabilité

d'un projet, que ce soit en Afrique ou pour la construction d'un rond-point à côté de chez soi.

L'ethnologie concerne-t-elle uniquement les populations lointaines ?

Non, avec des étudiants, nous conduisons depuis trois ans une recherche sur les traditions familiales à Uhrwiller, une commune du Bas-Rhin. Peut-on encore trouver une identité alsacienne marquée ? L'enquête montre que des costumes anciens sont conservés mais non portés, si ce n'est à l'occasion de fêtes religieuses ou folkloriques. Aujourd'hui, la génération des anciens et leurs petits-enfants ont le souci de transmettre les coutumes et les techniques. Certains savoir-faire tombent peu à peu dans l'oubli. Par exemple, on ne défait plus le nœud de la coiffe alsacienne par peur de ne pas réussir à le refaire !



Crédit photo : Philippe Durringer

Installation du camp de base à l'abri d'une dune, au Tchad



Philippe Durringer dans un vent de sable. Le port de lunettes de ski est indispensable pour travailler dans les poussières très fines

“La base, c'est de partir”

En géologie comme en sociologie, aucun travail n'est possible sans aller voir l'objet étudié dans son milieu. Philippe Durringer, sédimentologue, part régulièrement au Tchad, en Libye ou au Vietnam. De leur côté, les sociologues Suzie Guth et Mohamed Ouardani travaillent respectivement sur des terrains au Congo et en Tunisie. Entretiens croisés.

[Propos recueillis par Clémentine Jung et Sophie Kolb]

Que doit-on préparer avant de partir sur le terrain ?

> Philippe Durringer

Tout commence par cette question : “où pourrait-on se rendre pour en savoir plus ?”. On se renseigne sur les études précédentes, puis on part sur le terrain. Si un site intéressant est découvert, un programme de recherche se met en place. La préparation est facilitée car elle s'effectue en coopération avec des scientifiques sur place. Aujourd'hui, les missions sont rôdées : je connais le matériel à emporter, les démarches de visa, mes vaccinations sont à jour...

> Mohamed Ouardani

Avant de partir dans les villes à la rencontre des personnes étudiées, on se renseigne sur celles-ci. Cela permet de déceler une problématique et de formuler des hypothèses. Ensuite, la préparation des sorties est cruciale. Selon les données que l'on veut relever, on utilisera différentes techniques : entretien, questionnaire, observation, vidéo... En amont, il faut bien réfléchir à la formulation des questions et aux thèmes que l'on veut aborder pour ne pas gâcher le rendez-vous !

Sur place, comment travaillez-vous ?

> Philippe Durringer

Mes différents sujets me conduisent dans le désert ou dans des grottes, toujours au sein d'équipes pluridisciplinaires. J'observe les structures géologiques et biologiques. Les données récoltées sont quelques roches et fossiles, des notes, et surtout des milliers de photos par mission ! Je photographie ce qui me semble important et ce qui pourrait le devenir. Aucun instrument lourd avec moi : tout tient dans la poche. Le premier outil, ce sont les yeux !

> Suzie Guth

Quelle que soit la manière de recueillir des données, cela reste avant tout une relation humaine. Nous devons nous adapter aux gens, car ce n'est pas facile de les faire parler, surtout pour nos études du conflit. Le choix du lieu est important : on n'obtient pas les mêmes réponses dans un bar ou au travail. Quand on étudie des humains, il y a toujours une interaction. On s'attache aux personnes, la distanciation est difficile. Mais cela n'entrave pas l'objectivité de notre recherche, le tout est d'en être conscient.

Comment traitez-vous les données recueillies ?

> Philippe Durringer

Pour reconstituer les paysages anciens, je dois comprendre l'actuel. Cette interprétation se fait en partie sur place, dans les grandes lignes. C'est là que tout se joue. Il faut souvent se rendre sur des affleurements voisins de ceux que l'on étudie. Puis l'exploitation précise des données s'effectue au retour. Il s'agit du gros du travail, qui peut prendre des années avant la publication. Les données fondamentales sont recueillies sur le terrain. Un géologue ne peut donc pas travailler sans se rendre sur place : la base, c'est de partir.

> Suzie Guth

À la suite d'une sortie, on essaie de lier chaque entrevue à une interprétation globale. Celle-ci est délicate, car il y a un gigantesque ensemble de données. Il faut alors avoir le courage de sacrifier des choses pour aller à l'essentiel. Le but est de trouver le fil conducteur de la publication afin de raconter l'histoire.

> Mohamed Ouardani

La subjectivité du chercheur est présente, certes, mais cela s'applique à tous les domaines, car comment rendre compte du réel ? C'est impossible, même avec une caméra.



> **Roger Somé** dirige actuellement le Cress (Centre de recherche et d'étude en sciences sociales). Ses travaux portent sur l'art africain, l'anthropologie de l'art, l'esthétique, la muséologie. Depuis quelques années, il conduit également un séminaire sur l'art et la mondialisation. “La mondialisation rend possible les échanges entre les peuples. J'essaie de voir comment naissent les créations contemporaines dans ce contexte”, explique-t-il.

> Philippe Durringer

est maître de conférences à l'Institut de physique du globe de Strasbourg⁽¹⁾. Spécialisé en sédimentologie et en paléocéologie, il collabore à plusieurs programmes de recherche, notamment sur les paléo-environnements des premiers hominidés au Tchad, sur les deltas fossiles en Libye, et sur les grottes où ont vécu les hominidés au Laos, au Vietnam et au Cambodge.



> Mohamed Ouardani et Suzie Guth

sont enseignants-chercheurs dans le Laboratoire Cultures et sociétés en Europe⁽²⁾. Le domaine de recherches sur le terrain de Suzie Guth porte sur l'éducation en Afrique Noire et l'histoire de la sociologie américaine à Chicago de 1915 à 1935. Mohamed Ouardani étudie actuellement les questions de l'arrangement normatif, de l'altérité et des biais de la transmission intra et intergénérationnelle, avec un intérêt particulier pour les statuts et les rôles des “vieux-hommes” dans des contextes sociaux mouvants.

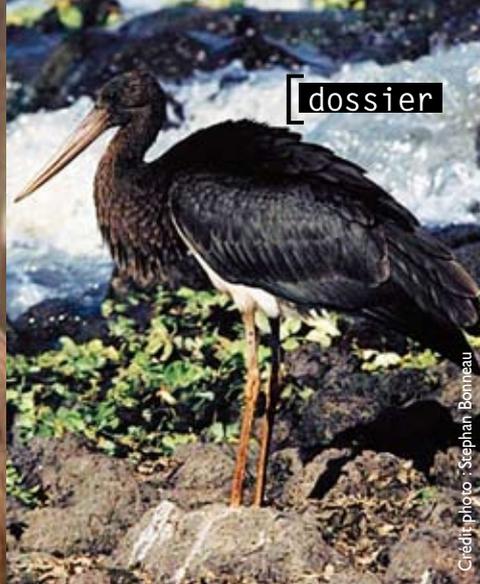
(1) UMR 7516 - (2) UMR 7043



Macaques de Tonkean



Capucin brun



Cigogne noire

Quand “animaux” ne rime pas avec repos

Les chercheurs du Département écologie, physiologie et éthologie de l'Institut pluridisciplinaire Hubert Curien de Strasbourg* étudient une grande variété de modèles animaux. Que ce soit pour l'étude des oiseaux ou des mammifères, les conditions de terrain ne sont pas toujours faciles.

[Sarah Boivin]

Quitter son laboratoire ne se fait pas sans contraintes. Ainsi, le géologue est soumis à la météo tandis que le travail du botaniste dépend des saisons. Mais pas de risques que les roches ou les végétaux s'enfuient en les voyant ou qu'ils refusent de travailler préférant chercher des femelles ! Pour Sophie Steelandt, thésarde en éthologie, ce sont les primates du Fort Foch à Niederhausbergen qui rythment ses journées. Les macaques de Tonkean vivent en semi-liberté sur quelques hectares, ils ont le choix de se montrer ou non : “En ce moment, je travaille avec une jeune femelle. Elle peut mettre deux heures avant de venir. C'est à cause d'elle que j'ai dû repousser ma mission en Écosse !”. La patience s'apprend très rapidement comme le constate Damien Chevallier, post-doctorant en écologie fonctionnelle : “Lors du terrain au Burkina Faso, j'ai attendu 3 600 heures (sic) avant de voir ma première cigogne noire.” Cette espèce est rare et elle ne supporte pas la présence de l'homme. Le facteur clé est l'anticipation : “Je devais arriver avant elle sur les sites, construire un affût et y rester de 5h à 19h sans sortir”.

Un temps pour faire connaissance

Damien a suivi 86 cigognes noires sur 93 hectares pour déterminer l'impact de l'activité humaine sur ces oiseaux migrateurs. Bien connaître l'espèce étudiée est essentiel pour obtenir des résultats rapidement, mais cela peut prendre un temps non négligeable : “Établir leur régime alimentaire m'a amené à peser et à mesurer plus de 3 000 poissons”. Travailler comme Sophie

sur une espèce sociale telle que les capucins bruns demande de mémoriser les positions hiérarchiques de chaque animal. Deux à trois mois à raison d'une matinée par semaine sont nécessaires pour tous les reconnaître et pour qu'ils s'habituent à une nouvelle présence. “Le plus long c'est d'apprendre à gérer les dominances, souligne Sophie, quand on récompense un animal dominé pour son travail, on le laisse finir de manger. Retourner immédiatement avec les autres de son groupe signifierait se faire attaquer par des dominants voulant lui prendre sa nourriture.” Pour mesurer le self-control des primates lors d'un échange d'aliments avec un expérimentateur, les animaux doivent être isolés un par un. Mais chacun a son caractère propre ce qui ne rend pas les choses aisées : “Certains savent ouvrir les trappes qui les séparent du groupe. D'autres adorent vous faire les poches. La vigilance et la ruse sont les secrets pour que tout se passe bien”.

Prévoir plusieurs plans B

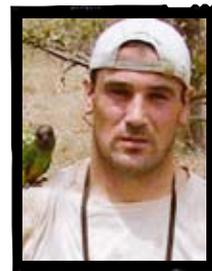
D'autres problèmes peuvent surgir comme des conditions météorologiques défavorables. Damien a dû également faire face à diverses maladies, du braconnage, des charges d'éléphants protégeant leurs petits, des pannes de voiture en pleine brousse... Selon lui, outre une très grande passion pour la recherche, “il faut être patient et préparer la veille plusieurs programmes pour une journée” sans oublier qu'au final “ce sont les animaux les vrais patrons”.

* Unité mixte de recherche 7178 - Université de Strasbourg/CNRS.

infos+



> **Sophie Steelandt** est en première année de thèse en éthologie des primates dans l'équipe de Bernard Thierry⁽¹⁾. Son travail se déroule au Fort Foch à Niederhausbergen depuis 2007 sur les macaques de Tonkean et les capucins bruns.



> **Damien Chevallier** est en dernière année de post-doctorat en écologie fonctionnelle des cigognes dans l'équipe de Sylvie Massemin⁽²⁾. Il est parti sur le terrain au Burkina Faso de 2003 à 2005 étudier la cigogne noire.

(1) - (2) UMR 7178 - Université de Strasbourg/CNRS

dossier



Crédit photo : Frédéric Colin

Secteurs de fouille à Qasr'Allam, mission Bahariya.

Le terrain des relations humaines

Frédéric Colin est professeur, directeur de l'Institut d'égyptologie et conservateur de la collection égyptienne à Strasbourg. Actuellement il dirige une équipe de recherche internationale qui mène des fouilles archéologiques dans l'oasis de Bahariya (365 km au sud-ouest du Caire).

[Nabil El Kente]

Sur ce site archéologique, environ 20 chercheurs et 25 à 50 ouvriers cohabitent. Frédéric Colin doit faire en sorte que chacun travaille dans les meilleures conditions. Pour cela, dès l'arrivée au Caire, une semaine est nécessaire pour préparer le matériel et recruter des ouvriers. Pour réunir une équipe, il faut négocier en arabe avec un *rais** autour d'un thé. Le choix du *rais* est crucial. Il est le lien avec les ouvriers et le travail se déroule main dans la main avec lui. Les hommes sont choisis dans son clan parce qu'il y a des rivalités entre familles.

Sur le chantier, un élément capital est la "psycho-fouille", un néologisme qui signifie la gestion des différences culturelles, autant dans les relations avec les ouvriers qu'entre chercheurs de différents horizons. Dans un milieu étranger, les différences de comportements peuvent s'exacerber et engendrer des tensions. Il faut trouver un équilibre entre la liberté de chacun et le respect des traditions de l'autre.

Lors des fouilles, il faut aussi savoir écouter tout le monde. "Lorsqu'un ouvrier dégage une structure, souligne Frédéric Colin, j'essaie toujours de connaître son interprétation. Souvent ce n'est pas évident car il y a un sens aigu de la hiérarchie qui fait qu'il n'ose pas donner son avis. Il faut insister, d'autant plus que les ouvriers ont des compétences que nous n'avons pas. Certains sont maçons et leurs techniques de construction sont séculaires ; elles peuvent nous aider à mieux apprécier des découvertes."

*Rais : Contremaître

Vibrations sous la mer de Marmara

Les séismes sont imprévisibles. C'est pourquoi sismologues et géophysiciens se mobilisent pour étudier les phénomènes qui permettraient d'annoncer leur approche. Témoignage de Jean Schmittbuhl, chercheur à l'Institut de physique du globe de Strasbourg.

[Natacha Toussaint]



L'équipe devant la faille

La ville d'Istanbul se trouve juste à côté d'une immense faille géologique, résultat de la collision des plaques continentales de l'Europe et de l'Afrique. Tout au long de cette faille, des séquences de rupture ont provoqué des séismes majeurs (magnitude 7 et plus). Tous les segments se sont détachés en cascade durant le XX^e siècle, tous sauf un : celui qui se trouve sous la mer de Marmara, passant à 30 km d'Istanbul. 14 millions d'habitants sont aujourd'hui clairement menacés par un grand tremblement de terre.

Jean Schmittbuhl et son équipe tentent d'élucider la dynamique de cette faille. "À l'aide de sismomètres permanents installés sur place, on enregistre les vibrations du sol, explique-t-il. On analyse les petits craquements qui ont lieu en profondeur." L'objectif de cette étude, menée en collaboration avec d'autres équipes françaises et turques, est de comprendre si certaines zones se préparent pour un prochain grand séisme.

Les chercheurs ont observé deux types de failles : les lisses et les ramifiées. Selon le type de structure, les conséquences du séisme sont complètement différentes. L'hypothèse avancée est la suivante. Les failles ramifiées, ayant une vitesse de rupture classique (3 km par seconde), provoquent de nombreux craquements avant le séisme. En revanche, à proximité des failles lisses, il y aurait peu de sismicité, mais la rupture se propage très rapidement (5 km par seconde). Celle-ci provoque une onde de choc, comme un avion qui passe le mur du son. Et l'accélération au niveau du sol, qui endommage les constructions, reste très élevée même loin de la faille.

De quelle façon et quand va céder le dernier segment de la faille menaçant Istanbul ? Quelle est sa structure ? Pour y voir plus clair, les chercheurs creusent le sol sur de petites îles désertes et écoutent le chant des craquements de la Terre. Bien malin qui saura le déchiffrer...



L'équipe prépare l'installation du sismomètre



Une pour tous

Depuis janvier 2009, les facultés de santé planchent sur la nouvelle première année de licence Santé. Cette réforme, initialement prévue pour la rentrée prochaine, sera effective en septembre 2010⁽¹⁾. Objectif affiché : faciliter la réorientation de 80 % des étudiants recalés au concours de première année.

[Mathilde Élie]



La réforme LMD va aussi concerner les études de santé, en commençant par la première année de licence. La licence I Santé sera organisée en deux semestres à partir de la rentrée 2010. C'est surtout l'occasion de mettre en place un dispositif qui permettra aux étudiants de ne pas "perdre" deux années d'études : autorisés à passer deux fois le concours de fin de première année, les recalés - et ils sont nombreux - n'avaient comme choix jusqu'à présent que de recommencer de zéro dans une autre filière. Grâce à la mise en place de crédits européens (ECTS) pour chaque unité d'enseignement (UE), les étudiants qui souhaitent changer de filière devraient pouvoir obtenir des équivalences avec d'autres cursus, facilitant ainsi leur réorientation.

La réforme ne s'arrête pas là, puisqu'elle intègre en une seule année de formation cinq filières⁽²⁾ : médecine, pharmacie, odontologie, maïeutique⁽³⁾ et masso-kinésithérapie. Les étudiants pourront présenter jusqu'à cinq concours distincts. Pour chacun d'eux, ils devront suivre le tronc commun de sept modules (60 ECTS) et valider l'unité d'enseignement spécifique (10 ECTS) correspondant à la filière désirée. "Pour la première fois, les cours spécifiques seront donnés par les enseignants des disciplines concernées", souligne Youssef Haikel, doyen de la Faculté de chirurgie dentaire. "Ces enseignements devraient se recouvrir, note par ailleurs François Piquard, représentant de la médecine au groupe de pilotage de la LI Santé, pour permettre, avec 20 ECTS, de passer trois concours."

Mais, le regroupement des filières a son revers. De 1 500 inscrits en première année de médecine et 500 en pharmacie, les doyens estiment qu'ils devront compter sur 2 300 étudiants pour la LI ! L'organisation du travail en groupes se complique ; les travaux pratiques disparaissent. Les concours vont reprendre leur forme de questionnaire à choix multiples, abandonnée depuis trois ans à la faveur de réponses rédigées. Pour ne pas perdre en qualité pédagogique, le choix a été fait, à Strasbourg, de limiter le volume horaire

des cours magistraux, dont les supports seront mis en ligne pour favoriser les travaux dirigés en petits groupes. "Le temps présentiel sera suffisamment raisonnable pour permettre aux étudiants de reprendre et préparer leur cours : nous voulons des têtes mieux faites plutôt que bien remplies" explique Bertrand Ludes, doyen de la Faculté de médecine. Le tutorat par des étudiants de deuxième et troisième année viendra compléter ce dispositif pour répondre aux questions d'organisation, de méthodologie et de compréhension des cours qui se posent inévitablement. Des concours blancs seront organisés régulièrement, toujours pour préparer au mieux les candidats.

Pour Simone Hel, directrice de l'École de sage-femmes, à part le contenu des enseignements qui sera rééquilibré entre les cinq années de formation en maïeutique, la réforme ne change pas grand chose pour les sage-femmes. Corinne Taddei, représentante de l'odontologie au groupe de pilotage de la LI Santé, apprécie : "les concours différenciés permettent aux étudiants de faire un choix prédéterminé et de ne plus choisir une filière par défaut, suivant leur classement au concours". Les plus gros changements sont sûrement pour la filière pharmaceutique qui rejoint les autres : effectifs en forte hausse et organisation en groupes de travaux dirigés. "Le contenu des programmes, lui, reste aux deux tiers identique, analyse Jean-Yves Pabst, doyen de la Faculté de pharmacie. Cette réforme oblige à trouver des méthodes pédagogiques plus performantes. C'est bien et je pense que les étudiants seront gagnants."

Reste l'année universitaire 2009-2010 pour mettre en place les équivalences des UE avec celles d'autres cursus, définir les modalités d'examen, organiser les enseignements, mettre en phase les services administratifs... Bref, concrétiser le changement pour la rentrée 2010.

(1) Sous réserve de l'approbation par l'Assemblée nationale du texte de loi.

(2) Sous réserve d'acceptation par le Ministère de la santé.

(3) Formation de sage-femme

L'anglais, langue universelle des sciences ?



Albert Hamm

Comment faire connaître ses résultats lorsque l'on est chercheur ? Les publier dans une revue spécialisée en anglais, s'il s'agit des sciences de la matière et de la vie. Mais pour les sciences sociales, cette solution est-elle vraiment souhaitable ? Le point de vue d'Albert Hamm.

[Mathilde Élie]

De fait, l'anglais est la langue internationale de la recherche et cependant, souvent à l'oral, une pâle copie de l'anglais britannique ou de l'américain. Si les échanges internationaux entre chercheurs des sciences de la matière et de la vie ne semblent pas trop souffrir d'une langue commune mal maîtrisée et de médiocre qualité, il n'en va pas de même pour les sciences humaines et sociales pour lesquelles il est courant d'observer des situations caricaturales de non compréhension. "Contrairement aux sciences dites "dures", en sciences humaines, la langue est l'instrument principal d'élaboration des concepts et de production des résultats, explique Albert Hamm, linguiste et angliciste*. Les mots traduisent des concepts, les outils de base du chercheur. Ils ne sont pas transposables facilement par traduction. Les mots "culture" et "civilisation", par exemple, recouvrent des réalités différentes en français, en allemand et en anglais." L'absence de correspondance entre des dénominations et des terminologies spécialisées est d'ailleurs assez générale. Même si un chercheur est un bon locuteur en anglais, il aura toujours plus de mal à conceptualiser dans cette langue que dans la sienne. Ce qui fait dire à Albert Hamm qu'il serait utile de distinguer entre la langue de production de la recherche et celle de sa diffusion. Par exemple, un sociologue allemand qui travaille sur la France sera amené à travailler et comprendre son sujet d'étude en français, à le conceptualiser en allemand et à diffuser ses résultats en anglais.

Paradoxalement, le fait que l'anglais soit la langue de diffusion des sciences freine la connaissance des recherches faites dans les pays non anglophones. Nombre de chercheurs anglophones ignorent ce qui se fait dans ces pays. En effet, dans les grandes revues internationales, anglaises ou américaines, la plupart des publiants sont anglophones ainsi que les références citées. Pour Albert Hamm, cela tient en partie à une certaine manière d'envisager la recherche : "Publier en anglais n'impose pas que la langue, mais aussi la forme de la rédaction scientifique et donc un certain format qui influence la

nature même de la recherche." Dans certaines disciplines, les revues anglo-saxonnes favoriseraient plutôt les recherches quantitatives et ponctuelles, au détriment de projets longitudinaux menés sur plusieurs années.

Peut-on se passer de l'anglais ? "L'ennemi n'est pas la langue anglaise, mais la monoculture linguistique et les risques d'hégémonie qui l'accompagnent, juge Albert Hamm. Une alternative serait de reconnaître la nécessité d'une véritable maîtrise de l'anglais et d'une seconde langue active en licence, ainsi que d'une langue passive. Cela permettrait de s'ouvrir davantage. Et songez que ce n'est pas si extraordinaire : cette situation de multilinguisme se retrouve dans beaucoup de pays du monde."

* Faculté des langues vivantes, Département d'anglais.



Soutenir sa thèse. Dans quelle langue ?

Convaincu qu'il pouvait soutenir sa thèse en anglais, Lyndon Higgs s'inscrit à l'Université Marc Bloch en 1997 pour un doctorat en linguistique anglaise. Mais la politique de l'école doctorale des Humanités est de rédiger et soutenir sa thèse en français. "J'ai dû m'inscrire à l'Université de Bâle en Suisse, se souvient Lyndon Higgs, où, au contraire il est exigé qu'une thèse de linguistique anglaise soit soutenue dans cette langue." En fait, il existe une alternative : en cas de co-tutelle, le travail peut être rédigé dans la langue du directeur étranger, moyennant un résumé substantiel en français. Pour la soutenance, les membres du jury doivent maîtriser la langue utilisée par le candidat.



Les enfants à l'université

Le constat est clair : les crèches universitaires réservées aux enfants des personnels et des étudiants sont très rares. La majorité des sites universitaires disposent plutôt de places réservées dans des crèches proches des campus. L'Université de Strasbourg dispose ainsi de quatre places réservées dans différentes structures de la Ville de Strasbourg. Mais avec plus de 40 000 étudiants et 5 000 personnels, le besoin d'un tel service propre à l'Université de Strasbourg est évident. *"La création d'un accueil pour la petite enfance est bien inscrit dans l'opération campus"* confirme Yves Larmer, vice-président patrimoine de l'Université de Strasbourg. *"Ce projet trouvera sa place dans la "maison des personnels" au 43 rue Goethe, où un espace dédié à la petite enfance sera construit. Ce travail sera également mené avec la ville afin d'offrir des prestations complémentaires par rapport aux structures existantes à proximité des campus"* explique-t-il. Cette préoccupation d'offrir un service plus ciblé et plus large sur le campus strasbourgeois n'est pas nouvelle. Michèle Kirch, directrice du Service d'action sociale y travaille depuis 2001 : *"Si la légitimité d'un tel service est indéniable, il faut tout de même garder à l'esprit l'ambivalence entre "faciliter la vie quotidienne des parents" et "faciliter l'enfermement des parents" sur leur lieu de travail". Une structure souple avec un dispositif d'accueil "à la demande" pour répondre aux imprévus sera certainement un point fort de ce service".* Les travaux devraient commencer en 2010.

F.Z.



Olivia Lévy

Statut : parents étudiants ?

Cumuler études et parentalité peut se révéler complexe, surtout pour les jeunes femmes. De plan A en plan B, enceintes ou déjà mamans, elles témoignent.

[Propos recueillis par Hélène Kuntzmann]

Comment vous organisez-vous entre les cours, les examens et un éventuel job étudiant ?

> Anouka étudiante en orthophonie

C'est difficile ! Rien n'est fait pour nous : aucun congé de maternité, aucun droit. J'ai passé des partiels trois semaines après mon accouchement. Pour mon deuxième enfant, j'ai dû tout passer au rattrapage et pour un demi-point dans une matière, j'ai tout de même redoublé.

> Olivia étudiante en chirurgie dentaire

On s'organisera avec mon mari, mes beaux-parents et mes parents qui viendront d'Israël nous soulager durant les examens. Le doyen et la vice-doyenne de ma fac m'ont également assuré qu'ils feront leur possible pour me permettre d'allier ma vie de mère et mes études.

Percevez-vous des aides financières ?

> Anouka

C'est difficile de réduire son train de vie et de dépendre de son conjoint. Le statut de "maman-

étudiante" n'existe pas aux yeux de la société. Lorsque j'ai arrêté de travailler, j'ai touché des allocations chômage mais ni l'assistante sociale, ni le CROUS n'ont pu m'assurer une aide financière lorsque celles-ci se sont arrêtées.

> Olivia

Les aides sociales prennent en charge une partie des frais de garde. En tant qu'étudiante hospitalière, je touche une rémunération et mon mari, interne à partir de novembre, percevra un salaire.

> Claire, étudiante en ingénierie des matériaux

Mes parents et la CAF vont m'aider.

Quels sont les changements les plus perceptibles ?

> Anouka

Il est difficile de maintenir des amitiés avec les autres étudiantes qui ne partagent pas nos nouveaux centres d'intérêts, tout comme créer des liens avec les mères plus âgées qui travaillent. Du coup, c'est surtout la solitude qui découle de ce décalage qui est pesante.

> Olivia

Entre des parents aimants et des amis enthousiastes, nous arriverons à nous organiser pour les sorties occasionnelles. Mais probablement qu'en devenant parents, on change aussi son mode de vie. À suivre...

> Claire

Je n'étais déjà pas très "soirées", alors avec mon petit trésor, c'est sûr que je sortirai moins.

Seriez-vous favorable à la création d'une crèche "étudiante" sur le campus ?

> Olivia

Pourquoi pas, cela nous permettrait d'être auprès de notre bébé pendant nos heures creuses.

> Claire

Ce serait génial !

Virtuoses de l'organisation

Que peuvent bien avoir en commun le directeur de l'Institut d'études politiques, celui de l'UFR des langues et le doyen de la Faculté de médecine, hormis leur appartenance à l'Université de Strasbourg ? Celui d'avoir la chance de travailler aux côtés de secrétaires passionnées par leur fonction, polyvalentes et à l'écoute. Portraits de personnalités qui ont façonné leur métier et évolué au contact de publics variés.

[Agnès Villanueva]



> Rolande Martin,

secrétaire de direction, gestionnaire de masters à l'Institut d'études politiques

Cette double fonction fait de Rolande Martin un cas particulier au sein de l'ensemble des Instituts d'études politiques de France. Elle est la seule à se partager entre un secrétariat de direction et une gestion très prenante de 3 masters. Elle est aussi aujourd'hui la plus ancienne de l'institut et représente à elle seule une mine d'informations pour ses directeurs successifs. "J'en ai usé 6 !", déclare-t-elle avec malice et précise qu'elle cultive de bonnes relations avec Sylvain Schirmann, l'actuel directeur "très humain et bosseur", avec les étudiants, les profs et les personnalités extérieures qui interviennent régulièrement dans le cadre des formations.

Pour être bien informée et "avoir la connaissance fine de l'Institution", elle a été élue successivement représentante du personnel au CA, au CS et à la Commission paritaire d'établissement de l'Université Robert Schuman. Celle qui a débuté à l'Université Louis Pasteur en 1972 et qui a été la première secrétaire du BETA⁽¹⁾ choisie par Jean-Pierre Dalloz puis Jean-Paul Fitoussi est fidèle au poste depuis 1977 à l'IEP et elle y est à l'aise. "Je connais tous les enseignants, c'est agréable, il y a du respect dans le travail. Ils savent ce que je peux attendre d'eux et eux de moi !"



> Séverine Jaffré,

secrétaire des langues diverses de l'UFR des langues vivantes

Séverine Jaffré est passée maître en contorsion intellectuelle. Hébreu, japonais, hongrois, dialectologie, langues scandinaves, chinois, grec moderne, roumain, elle égrène la liste des départements dont elle gère l'accueil, la gestion pédagogique, l'organisation des examens. "Il faut avoir la capacité de passer d'une chose à l'autre car chaque département fonctionne de façon différente". En relation avec 8 directeurs, 40 enseignants, elle fait "tourner", avec l'aide d'un collègue à mi-temps, 3 licences (230 étudiants), des diplômes d'université, des modules optionnels. "Grâce à eux, j'ai des infos sur la culture et l'actualité de ces pays". Entrée à l'Université des sciences humaines et sociales en 1991 après un BEP secrétariat en alternance, elle passe 4 années sous la responsabilité de Martine Adolf au Secrétariat général. Elle occupe son poste actuel depuis 1996 avec la passion de l'accueil des étudiants. "Il faut être rigoureux et respecter les horaires d'ouverture du secrétariat". En 2002, son dynamisme l'a poussée dans l'aventure de l'implantation du logiciel Apogée⁽²⁾. Formée à Grenoble et Paris, elle a transmis ses compétences à une cinquantaine de personnes. Elle qui aime son métier où "il y a de la vie, du mouvement, de la jeunesse" confie : "ce qui me plairait, ce serait de suivre les cours des enseignants que je connais pour les voir en action".



> Clarisse Jenny,

secrétaire du doyen de la Faculté de médecine

En contact depuis 10 ans avec les étudiants, les professeurs, l'université, l'hôpital, le ministère, Clarisse Jenny dit avoir le privilège d'être la secrétaire du doyen, d'abord du professeur Gerlinger et aujourd'hui de Bertrand Ludes. "Pour gérer l'agenda d'un hospitalo-universitaire ce n'est pas triste mais j'apprécie de travailler avec lui car il est précis et juste". Au départ standardiste dans une manufacture de chaussures, elle a évolué progressivement vers une position de cadre en tant qu'assistante de direction. 20 ans plus tard, suite à un licenciement économique, Clarisse est entrée facilement à l'Éducation nationale par concours et a été détachée 5 années à la direction départementale puis régionale de Jeunesse et sport avant de tout connaître des arcanes de la Faculté de médecine. Elle considère qu'il n'y a pas de différence entre service privé et public hormis le salaire. "La qualité et la quantité du travail sont équivalents. Le plus important est de rester ouverte au public et d'avoir un esprit méthodique". Face au courrier qui s'empile et au jonglage pour tenir l'agenda du doyen (qui est aussi professeur de médecine légale, directeur du Service de consultation médico-judiciaire et directeur de l'Institut de médecine légale), elle a acquis une certaine sagesse et déclare en souriant : "Je sais rester discrète et calme face à toutes les situations et je me défoule à ma façon en faisant des marches rapides entre midi et deux".

(1) Bureau d'économie théorique et appliquée - Unité mixte de recherche 7522 Université de Strasbourg/CNRS.

(2) Logiciel de gestion de la scolarité.



Bien manger ou se faire plaisir ?

Ludo-aliment et AlimAdos⁽¹⁾, deux programmes de recherche auxquels participent des chercheurs strasbourgeois, analysent les habitudes alimentaires des enfants et des adolescents. L'occasion de s'interroger sur l'impact des campagnes de nutrition.

[Mathilde Élie]

Au moins cinq fruits et légumes par jour." Tout le monde a entendu le refrain du programme national nutrition santé et ses couplets : éviter le grignotage, manger moins gras, moins sucré et moins salé, etc. Même les enfants connaissent la ritournelle. C'est ce qu'a pu constater l'équipe du Laboratoire Cultures et sociétés en Europe⁽²⁾ qui, depuis deux ans, participe à deux programmes sur l'alimentation des enfants et des adolescents. "Les enfants sont en permanence dans l'injonction du bien manger, relève Nicoletta Diasio, anthropologue. Par ailleurs, ils sont constamment appelés à consommer des produits amusants, qui font plaisir. Cette contradiction permanente complique la diffusion des messages nutritionnels." Comme l'illustre Louis Mathiot, doctorant en sociologie, il y a un décalage entre les discours et les pratiques : "Un petit m'expliquait, une barre de céréale à la main, qu'il ne faut pas manger entre les repas. Quand je lui ai fait remarquer qu'il était justement en train de le faire, il m'a répondu : "Oui, mais c'est un tout petit truc pour un tout petit creux."".

La "fun food" est apparue dans les années 1970 : des œufs en chocolat avec une surprise à l'intérieur, des bonbons qui colorent la langue, des sucettes qui explosent dans la bouche ou des biscottes fourrées qui craquent... Les producteurs jouent sur les messages ludiques, surfant sur l'importance prise par le plaisir dans notre société et par le jeu dans le milieu socio-éducatif depuis les années 1950. Si au départ, les publicités pour ces fameux œufs surprise faisaient intervenir un médecin vantant les vertus nutritionnelles du produit, peu à peu la notion de plaisir et la référence à l'univers enfantin ont pris le dessus. Les familles d'origines modestes sont de grandes consommatrices de ce type de produits ludiques. Les familles plus aisées, au contraire, sont méfiantes, les percevant comme polluants, risqués puisque gras, sucrés ou "chimiques". Des différences se retrouvent aussi entre filles et garçons, les premières faisant dès la préadolescence attention à leur poids. Au plaisir vient s'ajouter la culpabilité...

"Le rapport à l'alimentation est vicié par l'insistance des messages nutritionnels, déplore Nicoletta Diasio. On martèle le nutritionnellement correct, mais on délaisse le plaisir gustatif, la convivialité." Sans compter que les règles alimentaires sont des objets fréquents de transgression chez les 9-19 ans. Mais attention aux clichés, les adolescents ne passent pas tout leur temps avec leurs copains à manger des hamburgers. La tarte flambée du dimanche reste un rendez-vous familial important ; les fromages forts, le café et l'alcool commencent à être appréciés, sans abandonner pour autant le plaisir infantile du goûter ; cuisiner devient un terrain de créativité et d'expérimentation gustatives, même si les produits à emporter, clé du nomadisme alimentaire, sont plébiscités. Bref, l'adolescent ne se laisse pas enfermer dans les stéréotypes alimentaires. "Pris dans une constellation de socialisations, il construit sa propre voie vers l'autonomie, l'indépendance et la construction de soi par un processus de ruptures non linéaire" explique Nicoletta Diasio. De quoi donner du fil à retordre aux programmes nutritionnels s'ils veulent toucher cette cible mouvante, vulnérable et réfractaire aux normes.

(1) Ludo-aliment, étude sur la consommation d'aliments ludiques chez les enfants de 4 à 12 ans, et AlimAdos, étude sur l'alimentation des adolescents de 12 à 19 ans selon leurs origines culturelles.

(2) Unité mixte de recherche 7516 - Université de Strasbourg/CNRS.





Dans les coulisses du RU

Véritable institution du campus, le restaurant universitaire (RU) est le lieu de l'alimentation étudiante. Jean-Luc Klingelschmidt, directeur du RU de l'Esplanade, dévoile les coulisses de son fonctionnement.

[Charlotte Walter]



Jean-Luc Klingelschmidt

Première étape, l'élaboration des menus. Pour cette phase, Jean-Luc Klingelschmidt est aidé d'un logiciel. Trois semaines à l'avance, le système informatique vérifie la présence des différents aliments et de leur variation dans les menus. "Ce plan alimentaire permet, comme le souligne le directeur, de proposer des produits variés et des repas équilibrés. Vient ensuite l'estimation des quantités. Le chef de cuisine évalue le nombre de repas qu'il faudra servir en se basant sur la fréquentation des établissements alentours comme l'INSA ou les facultés proches du restaurant." Cette phase importante est difficile. En effet, le nombre de repas nécessaire pour tout le campus n'obéit pas

à des règles rationnelles. Alors que l'on pensait les étudiants partis pendant les vacances de février, la fréquentation de l'Esplanade a été plus importante que prévue. L'équipe a dû réagir vite et augmenter les quantités estimées, au jour le jour. Dernière phase, la commande des aliments qui est programmée une semaine à l'avance. L'outil informatique est à nouveau sollicité. À partir de fiches-produits et des quantités estimées, le logiciel établit la liste des courses et la transmet aux fournisseurs. "Ainsi, explique-t-il, des aliments arrivent tous les jours, en particulier les crudités. Ce système permet au RU d'offrir des menus composés de produits frais et d'ajuster, tout au long de la semaine, les commandes en fonction de la demande." Les cuisiniers préparent ensuite les plats et restent présents lors du service pour réagir en cas de grande affluence. Une organisation réactive et souple, sûrement insoupçonnée des 4000 affamés qui fréquentent le RU de l'Esplanade tous les jours.

V Pratiques étudiantes [propos recueillis par Mathilde Hubert]

> **Paul Stoeckel,**
3^e année de médecine

[Toujours une demi-tablette de chocolat]

"Restreindre mon alimentation ? Pour rien au monde ! Je mange quand j'ai un creux ou je deviens irascible. Même en première année de médecine, où le temps manque parfois, j'arrêtais mes révisions pour me rassasier. D'ailleurs, avec le stress, j'ai deux fois plus faim. Je sais bien qu'une alimentation saine et équilibrée est à recommander. Mais l'important dans mes repas, c'est surtout la demi-tablette de chocolat. Dommage qu'il n'y en ait pas dans les restaurants universitaires. Je m'y rends régulièrement. C'est toujours un très bon rapport qualité prix".

> **Morgan Ensminger,**
L3 Sciences de la vie

[Cuisiner, c'est économique et distrayant]

"J'essaie le plus possible de prendre le temps pour cuisiner. C'est économique et distrayant. J'évite surtout d'acheter des choses toutes prêtes. J'aime rentrer à midi, cela permet de faire une coupure dans une journée de cours et de se détendre. Si je sais que je manque de temps, j'essaie alors d'être prévoyant. Je me prépare un sandwich ou une salade à l'avance. C'est toujours meilleur que le restaurant universitaire. Même si ce n'est pas toujours évident. D'ailleurs, je mange souvent à heures irrégulières."

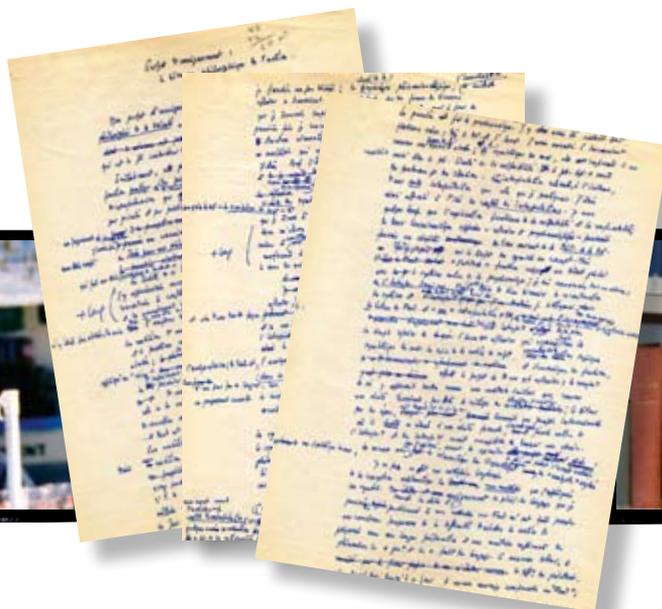
> **Émeline Mathis,**
M2 Urbanisme et aménagement du territoire

[Je planifie mes journées]

"Je bois toujours un jus de fruit pour démarrer la journée. Ça me met daplomb pour mes heures de cours. Je prends un 'vrai petit déjeuner' quand j'ai le temps ou avant de faire du sport. Je planifie mes journées afin de pouvoir manger à heures fixes et jamais trop tard le soir. Sinon, tout se retrouve dans les fesses ! Il m'arrive aussi de sauter des repas, soit par manque de temps, soit en période d'exams quand je suis stressée. Mais jamais pour des raisons financières. Les restaurants universitaires sont certes abordables niveau prix mais la qualité laisse souvent à désirer. Je leur préfère un plat fait maison et déjeune chez moi."



Paul Ricœur



Daniel Frey

Prolonger l'œuvre de Paul Ricœur

Disparu en 2005, Paul Ricœur est l'un des grands philosophes français du XX^e siècle tant par l'ampleur de sa pensée que par l'impact international de son œuvre. Rencontre en compagnie de Daniel Frey, philosophe à la Faculté de théologie protestante.

[Frédéric Naudon]

Professeur de philosophie à l'Université de Strasbourg de 1948 à 1956, Paul Ricœur a toujours désigné cette période comme la plus heureuse de sa carrière. L'un des axes privilégiés de ses travaux était l'herméneutique, autrement dit la réflexion sur l'étude et l'interprétation de textes philosophiques, littéraires et bibliques. En questionnant les textes bibliques comme n'importe quel autre objet relevant des sciences humaines, il s'est exposé aux critiques de certains philosophes pour qui cet intérêt même faisait de lui un philosophe chrétien. "Pourtant, Paul Ricœur ne se situait pas du tout dans la tradition des philosophes chrétiens. Il n'a, par exemple, jamais cherché à démontrer l'existence de Dieu. La question "ces textes viennent-ils de Dieu ?" ne l'intéressait pas, explique Daniel Frey. En revanche, il considérait que les textes bibliques sont signifiants de ce que sont les hommes et leur monde. Ils ne peuvent dès lors être exclus du regard philosophique : "La philosophie doit tout comprendre, même la religion", disait Ricœur avec Lachelier⁽¹⁾. Prétendre d'emblée que la religion est irrationnelle, c'est préjuger de son sens ! D'un autre côté, certains théologiens comprenaient mal le souci du philosophe de ne pas faire usage d'arguments théologiques, à commencer par l'argument d'autorité des textes

bibliques. Or, ce dernier n'a pas place dans le discours philosophique selon Ricœur !"

Paul Ricœur a donné l'ensemble de sa bibliothèque de travail et ses archives à la Faculté de théologie protestante de Paris. Cet ensemble riche de 15 000 livres et documents constitue le Fonds Ricœur que le philosophe a voulu accessible aux chercheurs de tous les pays, mais aussi au public le plus large. L'objectif est de continuer à dialoguer avec l'œuvre, de la faire travailler. C'est une des activités de Daniel Frey, membre du conseil scientifique du Fonds Ricœur. Il redonne par exemple accès à des textes qui ne sont plus disponibles en français ou ne l'ont jamais été. Une part importante de son travail d'édition consiste à compléter et commenter les écrits de Paul Ricœur⁽²⁾. "Toutes les références utilisées par Paul Ricœur, comme les citations d'auteurs, doivent être retrouvées si elles ne figurent pas initialement dans le texte. Il faut également éclairer le lecteur et commenter certaines parties du texte, les mettant en perspective par rapport à l'ensemble de son œuvre. On crée de cette façon tout un appareil critique constituant une intertextualité entre les différents écrits de Paul Ricœur mais aussi avec les œuvres d'autres auteurs sur lesquels il s'est appuyé. Cela ne sert pas à défendre ses arguments mais à

les discuter." En faisant l'herméneutique de l'œuvre de Paul Ricœur, Daniel Frey se confronte obligatoirement aux critères d'une bonne interprétation. Paul Ricœur disait : "Il ne peut y avoir autant de lectures que de lecteurs". Toutes les interprétations ne sont donc pas valables ? "Non, effectivement, confirme Daniel Frey. Il faut notamment tenir compte de la cohérence avec l'ensemble de l'œuvre, et confronter sa lecture à d'autres personnes de la communauté de lecture. Ce n'est pas le lecteur qui fait, seul, le sens du texte. Les procédures explicatives et objectivantes doivent l'amener à respecter une distance vis-à-vis du texte. On essaie de comprendre des textes pour, in fine, comprendre le monde et se comprendre soi-même, mais il ne faut pas aller à soi trop vite..."

(1) Philosophe français (1832 - 1912)

(2) Le second volume des *Écrits et conférences de Paul Ricœur* (D. Frey et N. Stricker ed.), reprenant des textes sur l'herméneutique inédits en français, est en cours d'achèvement. Il paraîtra début 2010 aux éditions du Seuil.



www.fondsriceur.fr



Stéphane Fischer



Jean de Barry

Métier : entrepreneur !

Vous êtes chercheurs ou étudiants ? Vous êtes créatifs et innovants ? Venez tenter l'aventure de la croissance au travers de l'innovation... Que ce soit du Ministère de l'enseignement supérieur et de la recherche, qui en a fait une priorité nationale⁽¹⁾, ou des collectivités locales, les appels à l'entrepreneuriat sont nombreux. Quelles sont les motivations des chercheurs qui font ce choix ?

[Frédéric Naudon]

A l'université, nous avons fait notre travail. Nous avons démontré que le principe de mesure marchait, se rappelle Stéphane Fischer, ancien doctorant à l'Institut de mécanique des fluides et des solides (IMFS) dont l'entreprise est sur le point de voir le jour⁽²⁾. Mais notre partenaire industriel n'a pas donné suite quand la personne initiatrice du projet est partie. Evidemment, il fallait encore du travail pour que cela soit industrialisable, en particulier une étude de marché pour mieux répondre aux attentes des utilisateurs. En dix-huit mois, j'ai totalement repris le projet, déposé un brevet et fabriqué un prototype." Après une thèse et un post-doctorat à l'IMFS sur la mesure de profils de vitesses dans les conduites d'eau par échographie Doppler, Stéphane Fischer devient responsable du bureau d'études d'une société spécialisée dans les débitmètres à ultrasons. Dix-huit mois plus tard, il quitte son poste pour "aller au bout de son travail initié à l'université et apporter l'innovation technique chez les utilisateurs". Mener le projet de la recherche jusqu'à la mise sur le marché est sa motivation première, mais aussi l'indépendance, le fait de pouvoir décider et la souplesse de l'activité : "Que l'on soit dans le privé ou le public, la réactivité en fonction des besoins des clients dépend beaucoup de la taille de la structure. En créant ma propre société, je sais que je serai très réactif, c'est ce qui m'attire le plus."

Jean de Barry est cofondateur et conseiller scientifique de l'entreprise *Innovative Health Diagnostic*⁽³⁾ créée fin 2008 pour développer des tests qui diagnostiqueront de façon précoce des maladies neurodégénératives comme la maladie d'Alzheimer. Chercheur en neurosciences, il a préféré s'associer avec un gestionnaire plutôt que partir seul dans l'aventure. "Ma motivation n'était pas de devenir chef d'entreprise mais de pouvoir valoriser nous-même les résultats de notre recherche. Je ne suis ni manager, ni commercial. À chacun son métier !" Même réponse de la part de l'équipe scientifique⁽⁴⁾ à l'origine de *RDC Therapeutics*, entreprise en cours de création pour concevoir des molécules anticancéreuses innovantes. "Au stade actuel, les molécules que nous

avons développées n'intéressent pas les entreprises pharmaceutiques, même si elles ont démontré leur efficacité sur les cellules. Pour les valoriser, il faut prouver leurs activités sur l'homme, donc procéder à des études précliniques et cliniques" explique Marjorie Sidhoum, porteuse du projet de création d'entreprise. Après une thèse en biologie à l'Université Louis Pasteur et une première expérience en tant qu'attachée de recherche clinique, cette jeune chercheuse a décidé de rejoindre le projet. "J'ai géré de nombreux projets pendant ma thèse, en particulier avec l'Association des doctorants et docteurs d'Alsace. Être au début de la création d'une entreprise est une opportunité rare. On touche à tout, c'est très enrichissant. On se sent comme des pionniers !" Participer à la gestion du projet de recherche de l'entreprise, préparer le programme des essais précliniques, prendre contact avec de futurs acheteurs et se former aux techniques commerciales propres aux projets à forte capacité innovante, voilà un emploi du temps bien chargé pour mener à bien la mission qui lui est confiée. "C'est un sacrifice, c'est sûr, surtout que ce n'est que le début ! Mais l'objectif est de trouver et de développer de nouveaux médicaments, alors ça motive !"

(1) "Du campus à l'entreprise - L'entrepreneuriat dans l'enseignement supérieur et la recherche" dans l'Officiel de la recherche et du supérieur - juin 2008

(2) www.ubertone.fr

(3) www.ihdiag.com

(4) Laboratoire de signalisations moléculaires et neurodégénérescence (Unité mixte de recherche UMR_S 692 Université de Strasbourg/ Inserm) et Laboratoire de synthèses métallo-induites (Institut de chimie, Unité mixte de recherche 7177 - Université de Strasbourg/CNRS).



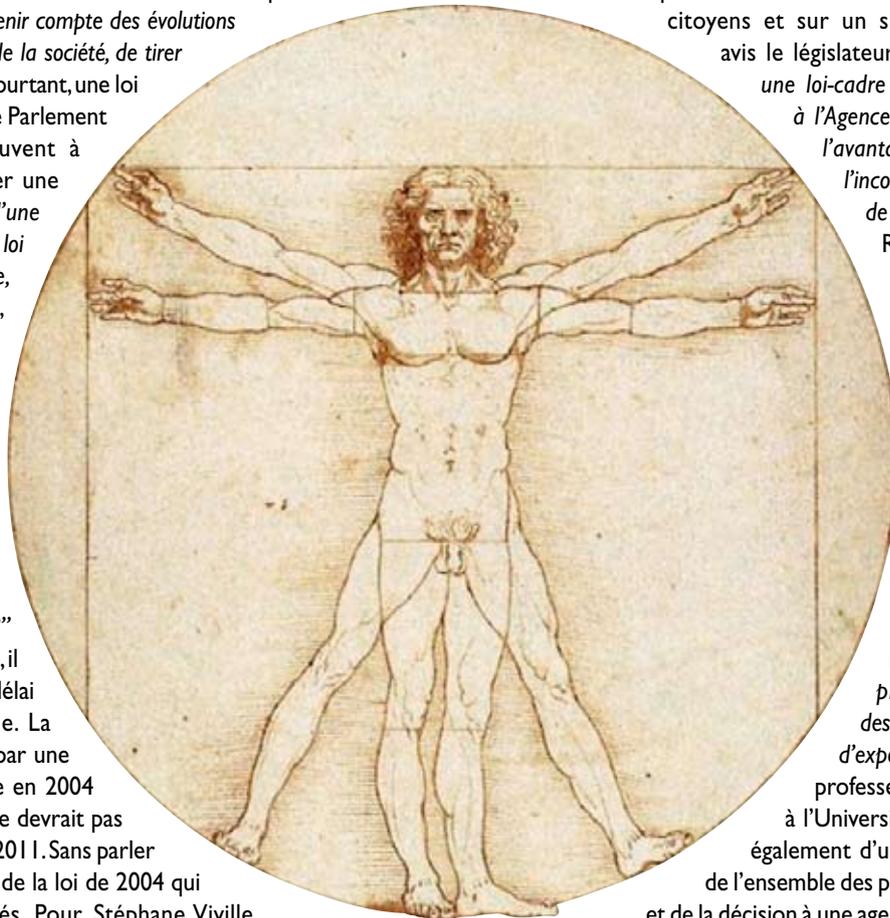
Révision des lois de bioéthique : quand et par qui ?

Tout le monde semble d'accord pour arrêter de réviser les lois de bioéthique tous les cinq ans. Trop rapide pour certains, trop longue pour d'autres, cette fréquence n'est pas seule en cause. L'obligation de remettre à plat l'architecture globale de la loi l'est également. Alors quel système mettre en place ?

[Frédéric Naudon]

Pour la première fois en France, une loi relative au respect du corps humain a été promulguée le 29 juillet 1994. Elle prévoyait un réexamen après cinq années d'application. Pourquoi le législateur s'est-il contraint à une remise à plat de la loi après une si courte période ? D'après le CCNE⁽¹⁾, cette mesure avait pour objectif "de s'astreindre à tenir compte des évolutions scientifiques, techniques et de la société, de tirer les leçons de l'expérience". Pourtant, une loi est par nature révisable. Le Parlement et le gouvernement peuvent à tout moment en proposer une autre. "Le seul avantage d'une révision quinquennale de la loi est que cela oblige à le faire, confie Jacqueline Bouton, maître de conférences en droit privé et sciences criminelles à l'Université de Strasbourg, rappelant les propos de J.-F. Mattei. Mais l'inconvénient est de taille : quelle est la force des valeurs que porte la loi puisqu'on peut les remettre en cause cinq ans plus tard ?" D'un point de vue pratique, il est simple de voir qu'un délai si court n'est pas tenable. La loi de 1994 a été révisée par une loi relative à la bioéthique en 2004 seulement. La prochaine ne devrait pas voir le jour avant 2010 ou 2011. Sans parler des décrets d'applications de la loi de 2004 qui n'ont pas tous été publiés. Pour Stéphane Viville, responsable du laboratoire de biologie de la reproduction⁽²⁾, le principe d'une révision est essentiel car "il permet de tenir compte des évolutions scientifiques et laisse le temps aux mentalités pour évoluer. Les élus, comme la population, peuvent alors s'approprier de nouveaux savoirs scientifiques. Par contre, la révision ne devrait pas être programmée à l'avance mais initiée sur la demande d'une instance comme l'Agence de biomédecine." Plusieurs voix demandent la mise en place d'une loi-cadre renforçant les grands principes éthiques fondamentaux. Des agences indépendantes auraient à décliner dans le détail ces grands principes et seraient dotées d'un pouvoir "jurisprudentiel" important. Où se situerait alors le niveau de détail ? La révision de la loi de 2004 actuellement en cours doit par exemple lever l'ambiguïté concernant

la recherche sur les embryons humains. Interdite, mais autorisée de fait grâce à des dérogations, sera-t-elle finalement admise dans la nouvelle loi ? Est-on ici au niveau du détail ? Que diront les citoyens appelés par le gouvernement dans le cadre des États généraux de la bioéthique à donner leurs avis lors de trois Forums citoyens et sur un site internet⁽³⁾ ? Quel avis le législateur retiendra-t-il ? "Faire une loi-cadre et confier les "détails" à l'Agence de biomédecine aurait l'avantage de la souplesse et l'inconvénient d'une absence de démocratie, note Jean-René Binet, maître de conférences en droit privé à l'Université de Franche-Comté et formateur du panel de citoyens du Forum citoyen de Strasbourg de juin dernier. Avant, je pensais que le principe d'une loi révisable tous les cinq ans pouvait être remis en cause. Aujourd'hui, je préfère ça à l'abandon des discussions à un collège d'experts." Emmanuel Hirsch, professeur d'éthique médicale à l'Université Paris-Sud s'inquiète également d'une possible délégation de l'ensemble des pouvoirs de l'instruction et de la décision à une agence⁽⁴⁾. Pourtant, comme le rappelle Jacqueline Bouton, "cette solution garantirait la valeur symbolique de la loi tout en assurant une vigilance en matière de bioéthique. Cela ne modifierait pas le rôle du Parlement dans l'élaboration de la loi car accorder une mission de veille à une agence ne le déposséderait pas nécessairement de sa faculté de légiférer indépendamment de toute "saisine" de cette dernière."



(1) Comité consultatif national d'éthique - avis n° 105

(2) Hôpitaux universitaires de Strasbourg

(3) www.etatsgenerauxdelabioethique.fr

(4) Pour une bioéthique démocratique - <http://www.espace-ethique.org/fr/documents/bioethique> (cliquez sur éditorial)



En novembre prochain, sera fêté le vingtième anniversaire de la chute du Mur de Berlin, qui a marqué l'histoire de la construction européenne. Retour sur les faits avec Sylvain Schirmann, spécialiste en relations internationales et directeur de l'Institut d'études politiques de Strasbourg.

[Propos recueillis par Julien Rastegar et Thomas Yven]

Il y a vingt ans, la chute du Mur de Berlin



Dans quel contexte, le Mur de Berlin a-t-il été érigé ?

Les origines de la construction du Mur remontent aux années 50, quand Berlin est divisée en 4 secteurs d'occupation : américain, anglais et français à l'Ouest, russe à l'Est. La circulation entre les différents secteurs est libre et on assiste à un fort exode des populations formées à l'Est - cadres, médecins, ingénieurs - vers les zones occidentales où règnent de meilleures conditions de vie. De ce fait, l'Allemagne de l'Est connaît une véritable hémorragie de personnels qualifiés qui menace la stabilité du régime. Dès 1952, les Russes, pour enrayer ce problème, font des propositions concernant le statut de Berlin et de l'Allemagne, rejetées par les puissances occidentales qui ne veulent pas d'une neutralisation de l'Allemagne. Les soubresauts qui agitent le bloc de l'Est dans les années 50 (Berlin-Est en 1953, Budapest en 1956) conduisent les Soviétiques à vouloir rediscuter du statut de Berlin. Les refus français, anglais et américain d'évoluer sur cette question amènent à la séparation de Berlin en deux parties et à la construction du Mur le 13 août 1961.

Quels facteurs provoquent sa chute en 1989 ?

La conférence d'Helsinki en 1975, en insistant sur le respect des droits de l'homme au sein et entre les Etats, a encouragé les pays de l'Est à se libérer du joug soviétique. La création d'un syndicat libre "Solidarnosc", en août 1980 en Pologne, témoigne des

changements en cours, de même les réformes économiques libérales engagées en Hongrie. En Union Soviétique, Mikhaïl Gorbatchev est élu à la tête du parti communiste en mars 1985 et entreprend la Glasnost et la Perestroïka, politiques de libéralisation économique et de transparence politique. Au printemps 1989, les premières élections libres en Pologne et Hongrie sont une défaite systématique pour le parti communiste. A l'été 1989, les Hongrois rouvrent leur frontière avec l'Autriche, ce qui provoque des passages massifs d'Allemands de l'Est vers l'Ouest. Les fêtes du 40^e anniversaire de la naissance de la RDA, début octobre, sont le théâtre de nombreuses manifestations de l'opposition à Berlin, Leipzig ou Dresde. La pression de la rue est de plus en plus forte, et le 9 novembre 1989, le SED*, principal parti de la RDA, prend la décision d'ouvrir le Mur le soir même. Des milliers de Berlinois se pressent immédiatement aux points de passage pour passer la frontière. Le Mur est tombé.

Quelles sont les conséquences de cet évènement ?

À Strasbourg, la Communauté économique européenne (CEE) tient un sommet au début du mois de décembre 1989. Les conditions de la réunification allemandes sont en filigrane des discussions au cours du sommet. En acceptant la création d'une union économique et monétaire européenne et la perspective d'une union politique, Kohl et ses partenaires fixent le cadre d'une future réunification allemande. Celle-ci ne peut avoir

lieu que dans le cadre d'une CEE appelée à évoluer vers davantage d'intégration. Le processus lancé à la fin de l'année 1989 aboutit au traité de Maastricht en 1992. Autre conséquence, la chute du Mur a réveillé des révolutions et des mouvements d'indépendance ailleurs (en Tchécoslovaquie, dans les Etats baltes), certains tragiques d'ailleurs, en témoignent les guerres dans l'espace de l'ancienne Yougoslavie. C'est historiquement la poursuite du processus d'indépendance des nationalités en Europe. Enfin une dernière conséquence est la modification de la relation franco-allemande. Du fait de leur statut respectif, il y avait une inégalité politique de fait entre les deux États. Elle profitait à la France. Un rééquilibrage s'établit entre les deux Etats après 1989, ce que la France a eu parfois du mal à accepter. Le binôme doit donc réapprendre à vivre différemment côte à côte.

* Parti socialiste unifié d'Allemagne



À lire

- > 20 ans après la chute du Mur. L'Europe recomposée, Pierre Verluise, éd. Choiseul, 2009.
- > Histoire de la construction européenne de 1945 à nos jours, Marie-Thérèse Bitsch, éd. Complexe, 2007.
- > La chute du mur de Berlin, Jean Mondot & Nicole Pelletier (ed), Presses universitaires de Bordeaux, 2004.
- > Histoire de l'Allemagne, Sylvain Schirmann & Raymond Poidevin, éd. Hatier, 1995.

EXPOSITION

BELLES PLANTES



L'objectif de Valérie Etter, ATER en arts visuels et arts du spectacle s'est posé sur le corps des danseuses, envisagé comme un paysage inédit. La déformation à travers des postures corporelles, l'entremêlement des membres et le plan rapproché sont utilisés volontairement, tendant parfois vers la monstruosité, la

différence. Pourtant des analogies se créent ainsi avec le monde végétal, montrant des rinceaux inextricables et difficilement reconnaissables. Associées à des noms de fleurs, les images dégagent un parfum nouveau. Dans la serre tropicale du Jardin botanique, les photographies dépassent ce qu'elles représentent pour évoquer une féminité inédite, voire même vénéreuse.

En visite libre dans la serre tropicale du Jardin botanique durant toute la période estivale.

L'Agave pieuvre (Agave vilmoriniana) est une espèce d'agave dont le nom trouve son origine dans ses feuilles non épineuses, courbées et enroulées à la manière des tentacules d'une pieuvre.

EXPÉRIENCE

LUTHERIE SAUVAGE

Coup de zoom sur cet atelier en expérimentation lors des **"Concentrés d'ateliers culturels" à la Misha les 16 et 17 avril derniers**. Kevin Jost, doctorant en musicologie et animateur de cet atelier revient sur son expérience : *"ce qui a été très intéressant, hormis l'originalité de ces instruments construits à partir d'objets divers, c'est l'absence de règles"*. Celles-ci ne peuvent se définir qu'au fur et à mesure de l'élaboration de l'instrument. Gageons que la règle qui voudrait que cette expérience transdisciplinaire, qui propose diverses pratiques artistiques, soit renouvelée à la rentrée et ouverte à l'ensemble des étudiants de l'université.

★ ateliers-culturels@unistra.fr

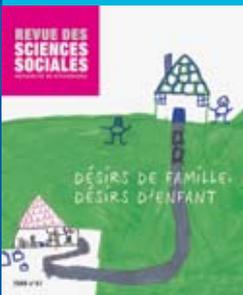
Le principe de ces ateliers de formation repose sur le travail d'étudiants de diverses disciplines conduits à mener une réflexion sur une pratique culturelle et artistique. Ils sont accompagnés par des doctorants.



Sifflo tube de Pan ou fottotubophone

AU FIL DES PAGES

DÉSIRS DE FAMILLE, DÉSIRS D'ENFANT



Le dernier numéro de la *Revue des sciences sociales* est consacré à la famille, lieu privilégié d'appartenance, de transmission et de

socialisation, qui agit comme une chambre d'écho formidable de tous les grands changements de société. Quelle famille recherche-t-on ? Comment émerge le désir d'avoir un enfant aujourd'hui ? Comment les enfants s'arrangent-ils des désirs dont ils sont les objets ?

★ **Revue des sciences sociales n°41, printemps 2009**. Coordonnée par Nicoletta Diasio
 Disponible en librairie et au Service des publications de l'Université de Strasbourg
periodiques@umb.u-strasbg.fr

SAVOIR(S) EN COMMUN "FUSIONS, NOUVELLES POSSIBILITÉS"

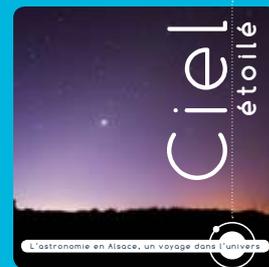
La publication qui fait suite à la 7^e édition de *Savoir(s) en commun : rencontres universités - société* est parue. Trois grandes thématiques qui s'appuient sur les entretiens des intervenants aux différents

débats y sont développées : le domaine de l'économie de la connaissance, celui du mélange des cultures et celui de notre rapport face à "la réparation" de notre corps.



★ **En libre téléchargement**
<http://savoirs.u-strasbg.fr>
 Disponible sur demande : savoirs@unistra.fr

L'ÉTÉ DE TOUTES LES ÉTOILES



Un guide édité par le Nef des sciences (Mulhouse) et le Jardin des sciences de l'Université

de Strasbourg propose de plonger dans les mystères de l'Univers avec comme point de départ l'Alsace. Le b.a-ba de l'observation y est expliqué et l'ensemble des ressources de la région y sont référencées. Différents "parcours astro" dans le Bas-Rhin et dans le Haut-Rhin sont également à tester. À vos étoiles !

★ **En ligne**
<http://astronomie-en-alsace.u-strasbg.fr>
 Disponible sur demande :
valerie.sellani@unistra.fr

➤ Fabienne Mathon



Fan de valo

Biologiste, pleine de curiosité pour les résultats de la recherche, Fabienne Mathon ne s'est pas sentie la patience d'en faire son métier. Aujourd'hui, chargée d'affaires pour la valorisation, elle met son enthousiasme communicatif au service de la construction de liens entre les laboratoires et les entreprises.

[Sylvie Boutaudou]

A l'Université de Strasbourg, elle a un métier que peu de gens connaissent dans une structure dont peu de gens se représentent vraiment les fonctions. Mais Fabienne Mathon est intarissable pour expliquer et illustrer un quotidien professionnel qui, manifestement, lui plaît beaucoup. Son travail, parmi six autres chargés d'affaires, consiste à détecter dans les activités de recherche des laboratoires, ce qui peut faire un pont vers le monde de l'entreprise. À quelle étape est-il utile de construire ce lien ? Quels échanges scientifiques, intellectuels, financiers, humains va-t-il permettre ? Avec quels engagements de part et d'autre ? Tout est à négocier au cas par cas, et les chargés d'affaires ont pour objectif de faciliter cette discussion. Idéalement, l'aboutissement prend la forme d'un contrat qui ménage l'intérêt des chercheurs, celui de l'entreprise, "sans oublier l'université", précise Fabienne. "La valorisation n'a pas toujours une image très positive dans le monde universitaire, poursuit-elle, mais cela évolue. Lorsqu'un chercheur s'aperçoit qu'il peut obtenir des financements supplémentaires alors qu'il tablait sur 25 000 euros dans ses rêves les plus fous, il n'y a plus besoin de lui expliquer à quoi sert notre service. À titre personnel, j'y vois surtout la possibilité de rendre disponible pour la société civile le travail des chercheurs et c'est un aspect que je trouve utile et passionnant." Très à l'aise aujourd'hui, Fabienne Mathon se souvient pourtant d'un apprentissage qui a été rude. Car ce qu'elle fait aujourd'hui a plutôt été appris sur le tas qu'à l'université. "Les études de biologie m'ont plu jusqu'en maîtrise, raconte-t-elle, mais mon premier stage en labora-

toire m'a convaincue que la recherche ne me convenait pas. Rester à la paillasse en attendant que l'expérience veuille bien marcher, puis recommencer dix-mille fois, très peu pour moi." Elle en garde pourtant une curiosité pour la science qui ne s'est jamais démentie. Comme elle a aussi envie de se confronter au monde de l'entreprise, elle choisit un DESS gestion de projet R&D. Son premier emploi dans une PME de biotechnologie se révèle à la fois complètement passionnant et frustrant. "On m'a demandé de faire de la veille technologique pour alimenter une newsletter, mais au final, ma production n'était lue par personne, sauf par le PDG qui m'avait embauchée !", raconte-t-elle. Son licenciement la délivre du poids de se sentir inutile ; elle arrive à Strasbourg et décroche un entretien d'embauche avec ULP Industrie, même si le profil demandé n'est pas le sien. Elle n'est pas prise d'emblée, mais recrutée quinze jours plus tard sur un second poste qui s'est créé. "J'ai appris le métier en marchant, et je me suis découvert le goût de la négociation autour des contrats. J'avais au début une vision assez naïve de l'entreprise comme un univers hyper-rationnel et hyper-efficace. Mais en réalité, il y a de la place pour la discussion, les relations humaines, et la conviction. Lorsque j'ai persuadé une entreprise de laisser un peu de temps et d'investir sur un projet de recherche dont l'issue n'est pas encore assurée, j'ai le sentiment d'être vraiment utile. Et comme je travaille surtout dans le secteur de la biologie et de la pharmacie, j'ai aussi la satisfaction, parfois, d'avoir très modestement participé à un progrès pour la santé."



Fabienne Mathon

en quelques dates



1996
Baccalauréat à Lyon.



2000
Maîtrise de biologie moléculaire et cellulaire à Lyon.



2001
DESS de gestion de projet R&D à Toulouse.



2001-2002
CDD de veille technologique dans une PME à Grenoble.



2003
Elle entre à ULP Industrie à l'Université Louis Pasteur de Strasbourg.